



Sylvia Bataille, près de Bourg-d'Oisans, en 1934

## SYLVIA M'ÉTAIT CONTÉE

Voici le livre le plus peuplé et le mieux fréquenté de la rentrée. Il donne même le tournis. On y voit en effet passer, des années 1920 aux années 1950, Occupation comprise, tout ce que la littérature, la pensée, l'art, le théâtre, le cinéma, la psychanalyse a produit en France de plus neuf, de plus audacieux, parfois de plus révolutionnaire. Au centre de ce maelström, il y a une femme, Sylvia Maklès (1908-1993), dont Angie David, la biographe de Dominique Aury, raconte de manière très personnelle et très empathique la folle jeunesse (comme si elle ne voulait pas faire vieillir celle qui a détruit ses propres archives). Fille d'immigrés juifs roumains, cadette de sœurs qui épousèrent, au sens propre, le mouvement surréaliste, Sylvia, « corps longiligne et yeux charmeurs », fut la femme de Georges Bataille, puis celle de Jacques Lacan – aussi ambitieux, priapiques et infidèles l'un que l'autre. Par quel miracle l'éternelle Henriette de la « Partie de campagne », de Jean Renoir, et des films de Pagnol, Carné, L'Herbier (« *Preuve qu'elle est mauvaise actrice, disait sa sœur Rose, elle meurt toujours au début des films* »), a-t-elle réussi à se faire un prénom, se forger un destin, garder sa liberté? C'est à quoi répond Angie David entre les lignes de ce roman vrai où, dans les pas d'une Sylvia qui eût voulu être danseuse, l'on glisse de la fortune à la misère, de la BnF aux bordels, de Montparnasse à Marseille, de la fête à son regret. Et de Sylvia à Angie.

Sylvia Bataille, par Angie David, Léo Scheer, 288 p., 20 euros.